



Une nouvelle de Djalāl Āl-e Aḥmad

Djalāl Āl-e Aḥmad, écrivain iranien de renom, est né en 1923 à Téhéran d'une famille de religieux shī'ites. A vingt ans il part pour Nadjaf, en Iraq, à titre d'étudiant en théologie. Après un bref séjour de six mois, il revient toutefois en Iran où il obtient une licence de littérature persane et entreprend une carrière d'écrivain, politiquement engagé et très actif. En 1945 il publie sa première nouvelle: *Le pèlerinage*, et peu après, un premier recueil de nouvelles intitulé *Dīd-o bāz-dīd* (Visites). Puis se succèdent d'autres recueils de nouvelles, plusieurs romans, des mono -

graphiques, des récits de voyage et surtout de nombreux articles politiques. Il meurt le huit septembre 1979 dans sa petite villa d'Asâlem, dans la province du Gilân.

Âl-e Aḥmad est un auteur populaire engagé. Toute sa vie il a lutté pour la défense des libertés du peuple. C'est dans cette optique qu'il se lia, dans sa jeunesse, au parti «Toudeh». Après s'en être séparé, il participa à la constitution du parti socialiste anti-soviétique «la Troisième Force», ce qui lui valut de connaître la prison. Vers la fin de sa vie il fit le pèlerinage à la Mecque, lieu, selon lui, d'un combat spirituel plus vaste et plus universel que la lutte politique. Ses motivations populaires et politiques se révèlent dans toutes ses œuvres. Son style en est marqué: tendant vers la langue familière et populaire, celui-ci reste cependant foncièrement classique (surtout dans ses dernières œuvres). *L'enfant des autres* (*Batche-ye mardom*), extrait du recueil *Setâr* (Le tricolore – un instrument de musique iranien–), publié en 1948, manifeste au mieux la sensibilité populaire d'Âl-e Aḥmad et son don de traduire en récit les problèmes sociaux.

L'enfant des autres

Ben, je pouvais rien faire d'autre. Mon mari ne voulait pas me garder avec le mioche. C'était pas le sien, après tout. C'était celui de mon premier mari qui m'avait renvoyée et qui ne voulait pas prendre le gosse. Une autre, à ma place, qu'est-ce qu'elle aurait fait?... Eh ben, moi aussi fallait bien que je vive! Si ce mari lui aussi, m'avait fichue à la porte, qu'est-ce que je serais devenue? Je devais bien me débarrasser du gosse d'une manière ou d'une autre. Une empotée comme moi, elle pouvait imaginer quoi d'autre? Je connaissais pas d'endroit, j'avais pas de solution. Enfin, c'est pas que je connaissais pas d'endroit. Je savais qu'on pouvait le mettre à l'Assistance publique, ou le foutre quelque part ailleurs. Mais qui sait s'ils auraient accepté mon gosse? Et je pouvais être sûre, moi, qu'ils ne me feraient pas poiroter, qu'ils ne me feraient pas honte, qu'ils ne nous traiteraient pas de tous les noms, moi et mon gamin? Je pouvais le savoir, moi?... Je voulais pas que ça finisse comme ça. Ce jour-là, dans l'après-midi, quand j'en ai eu fini, que je suis rentrée et que j'ai raconté à ma mère et aux voisines ce que j'avais fait, il y en a une, je ne sais

plus laquelle, qui a dit: «Ecoute, mon petit, tu aurais dû le mettre à l'Assistance publique, ton gosse. Ou le placer à l'orphelinat et...» Je ne sais plus où elle a dit. «Tu crois qu'on l'aurait laissé entrer, toi?» qu'elle lui a dit alors, ma mère. Moi, j'y avais bien pensé, mais quand cette voisine a dit ça, ça m'a quand même fait un choc, et je me suis dit: «Voyons, mon petit, tu as déjà essayé d'y aller, toi, qu'on t'ait pas laissé entrer?» Puis j'ai dit à ma mère: «Si seulement j'avais fait ça!» Mais moi, j'y comprenais rien. J'étais pas sûre, moi, qu'on me laisserait passer. Et puis, de toute façon, c'était trop tard. Ce que cette femme avait dit, c'était comme un gros chagrin qui me tombait dessus. Je me rappelais tous les babillages de mon petit. Je n'en pouvais plus. Et devant toutes les voisines j'ai fondu en larmes. C'était trop bête! Il y en a même une qui a murmuré, je l'ai bien entendu: «La voilà qui chiale! Elle n'a pas honte...» C'est encore ma mère qui a eu pitié de moi. Elle m'a bien remontée. Elle avait raison, d'ailleurs: c'est ma première jeunesse, pourquoi tant m'en faire pour un môme? Et ça, alors que mon mari ne me veut pas avec le gamin. J'ai encore tout le temps de m'y mettre et de faire trois, quatre gosses. C'est vrai que c'était mon premier et que j'aurais pas dû faire ça. Mais en tous cas, y a plus rien à y faire. C'est même plus la peine de me tracasser. De toute façon, c'est pas moi qui ai eu envie de faire ça. C'est mon mari qui a insisté. Il avait pas tort, après tout, il ne voulait pas voir à sa table l'avorton d'un autre mec. Quand j'y pensais en moi-même, au fond, je lui donnais raison. Est-ce que j'aurais pu, moi, aimer les enfants de mon mari comme si c'étaient les miens? et pas les traiter comme des parasites, et pas les trouver de trop à la table de mon mari? Ben lui, c'était pareil. Il avait bien le droit de pas supporter de voir à sa table mon gosse,... enfin, pas mon gosse à moi, le gosse d'un autre mec – comme il dit. Ça faisait deux jours que je vivais avec lui, il arrêtait pas de me parler du gamin. Le dernier soir on a beaucoup discuté. Enfin, c'est pas qu'on ait tellement discuté. Disons, il parlait encore de l'enfant, et moi, je l'écoutais. «Ben, je lui ai dit enfin, qu'est-ce que tu me dis de faire?» Il a rien répondu. Il a un peu pensé, puis il a dit: «Je sais pas... Comme tu veux. Moi, je veux pas voir l'avorton d'un autre mec à ma table.» Il m'a pas dit ce que je devais faire. Cette nuit-là, il est pas venu près de moi. Il

faisait la tête, comme qui dirait. C'était la troisième nuit qu'on était ensemble, et il était vraiment fâché contre moi. Je savais qu'il voulait m'impressionner pour que j'en finisse plus vite avec le môme. Le matin, en sortant de la maison, il m'a dit: «Quand je reviens, à midi, je dois pas voir le moutard, d'accord?» Alors j'ai compris ce qu'il me restait à faire. Maintenant, j'ai beau y penser, j'arrive pas à comprendre comment j'ai pu m'y décider! C'était plus fort que moi. J'ai mis mon *tchâdor*, j'ai pris le gosse par la main, et je suis sortie de la maison, juste après mon mari. Mon petiot avait presque trois ans. Il marchait déjà bien. Ce qui est vexant, c'est que j'ai passé trois ans de ma vie à l'élever. C'est trop bête. Tous les ennuis maintenant étaient terminés. C'était plus la peine de veiller la nuit pour lui. Il commençait tout juste à me fiche la paix. Mais j'étais obligée de faire ça. Jusqu'à l'arrêt d'autobus, j'ai marché avec lui, pas à pas. Je lui avais enfilé moi-même ses chaussures. Je lui avais même mis son beau costume. Une petite veste et un petit pantalon bleus que mon premier mari lui avait achetés. En l'habillant, j'arrêtais pas de me dire: «Voyons, c'est pas la peine de lui mettre ses beaux habits.» Mais je pouvais pas me retenir. Qu'est-ce que j'en aurais fait, d'ailleurs? Mon mari pourra bien toujours acheter des vêtements pour un autre gosse, si j'en ai un. Bref, je l'habille bien. Je le coiffe. Il était très mignon. Je lui prends la main; de mon autre main je retiens mon *tchâdor* à la taille, et je me mets à marcher tout doucement. C'était plus la peine de lui crier après pour le faire marcher plus vite. C'était la dernière fois que je lui prenais la main et que je sortais avec lui. Deux, trois fois il a voulu que je lui achète des bonbons. «On prend d'abord l'autobus, que je lui dis, après je t'achète des bonbons.» Je me rappelle, ce jour-là, comme d'habitude, il arrêtais pas de me poser des questions. Un cheval était tombé, la patte dans un trou du caniveau, et les gens s'étaient rassemblés tout autour. Le gosse voulait absolument que je le porte, pour voir ce qui se passait. Je l'ai soulevé. Et il a vu le cheval qui s'était écorché la patte et qui saignait. Quand je l'ai redéposé à terre, il m'a dit: «M'man, l'a mal à la patte». Je lui ai dit: «Oui, mon chéri, il a pas écouté sa maman, il s'est fait mal.» J'ai marché tout doucement jusqu'à l'arrêt d'autobus. C'était encore l'heure de pointe. Les autobus étaient bondés. J'ai

peut-être attendu une demi-heure à l'arrêt avant de pouvoir monter dans un autobus. Le gamin n'arrêtait pas de bouger: je commençais à être fatiguée. J'en avais marre des questions qu'il me posait. Deux ou trois fois il m'a dit: «M'man, qu'é-qu'on fait? L'autobus l'é pa' enco' là. On va pas as'ter des bonbons?» Je lui répétais chaque fois que l'autobus allait arriver: quand on l'aurait pris, je lui achèterais des bonbons. Enfin j'ai pris le sept, et jusqu'à la Place Royale où nous sommes descendus, mon gamin n'a pas arrêté de parler et de poser des questions. Je me souviens, une fois il a demandé: «M'man, c'é où qu'on va?» Je sais pas pourquoi, tout d'un coup, comme une sottise, je lui ai répondu: «On va chez ton papa.» Le gamin a un peu regardé de mon côté, puis il a demandé: «M'man, quel papa?» J'avais les nerfs à fleur de peau. Je lui ai dit: «Mon poulet, tu parles trop! Si tu parles encore, je t'achète pas de bonbons. T'as bien compris?» Maintenant j'en ai le cœur brisé. C'est des choses comme ça surtout qui vous font mal. Pourquoi avoir fait de la peine à mon petit comme ça, juste au dernier moment? En sortant de la maison, je m'étais juré de garder ma patience jusqu'au bout. De ne pas frapper mon petit garçon. De ne pas le gronder. D'être gentille avec lui. Maintenant, comme ça me fait mal au cœur! Pourquoi je l'ai fait taire comme ça?... Mon petit alors s'est tu. Et il s'est mis à s'amuser et à rire avec le receveur qui lui faisait des grimaces tout en parlant avec lui. Mais moi, je faisais pas attention à lui ni à mon gamin qui n'arrêtait pas de se tourner de mon côté et de me regarder. A la Place Royale j'ai dit d'arrêter. Quand nous descendions, le petit riait encore. La place grouillait de monde, il y avait beaucoup d'autobus. Moi, j'étais encore épouvantée en pensant à ce que j'allais faire. J'ai marché un moment, comme ça. Peut-être une demi-heure. Les autobus diminuaient. Je suis revenue vers la place. J'ai sorti de ma poche un sou que j'ai donné au petit. Il me regardait, tout étonné. L'argent, il savait pas encore ce que c'était. Je savais pas comment lui expliquer. De l'autre côté de la place, un marchand de graines de courge criait pour attirer le client. Je le lui ai montré du doigt: «Prends! que je lui ai dit. Va t'acheter des bonbons. Voyons si tu sais aller en acheter tout seul.» Mon petit bonhomme a regardé l'argent, puis, en se tournant vers moi, il a

dit: «Et toi, M'man, tu viens pas?» Je lui ai dit: «Non, moi je reste ici, je te surveille. Allez! Vas-y, que je vois si tu peux aller acheter quelque chose tout seul.» Il a encore une fois regardé l'argent. Comme s'il hésitait et comme s'il savait pas comment s'y prendre. Je lui avais pas encore appris une chose comme ça. Il me fixait tout étonné. Mon Dieu! Il avait un de ces regards!... Je crois que c'est qu'à ce moment-là que j'ai eu vraiment le cœur serré et que je me suis sentie mal. J'étais pas bien du tout. Encore un peu et j'y renonçais. Depuis le moment où mon enfant est parti et que je me suis sauvée, même l'après-midi où je me suis mise à pleurer de chagrin devant les voisines, jamais j'ai eu le cœur serré comme ça, jamais je me suis sentie si mal. J'étais presque à bout. Mon Dieu! Ce regard!... Mon petit garçon était là, tout hésitant, comme s'il voulait encore me demander quelque chose. Je sais pas comment j'ai fait pour me retenir. Je lui ai encore montré le marchand de graines de courge. «Vas-y, mon poulet, que je lui ai dit. Tu lui donnes cet argent et tu lui dis: 'Je veux des graines s'il vous plaît', c'est tout. Allez, vas-y, t'es un grand garçon!» Mon petit regardait le marchand de graines de courge, et puis comme il faisait quand il cherchait une excuse pour pleurer, il m'a dit: «M'man, z'veux pas d'graines. Z'veux des raisins secs.» Je devenais folle. Si mon gamin avait encore attendu un tout petit peu, s'il avait un tout petit peu pleuré, j'aurais certainement renoncé. Mais il a pas pleuré. J'étais agacée. A bout de nerfs. Je lui ai lancé à la figure: «Il a aussi des raisins secs. Va, achète tout ce que tu veux! Mais vas-y donc!» Je l'ai soulevé par-dessus le caniveau qui longeait le trottoir, et je l'ai déposé sur la chaussée. Je lui ai mis la main dans le dos et je l'ai tout doucement poussé en avant. «Vas-y donc, que je lui ai dit. On va être en retard.» Y avait pas beaucoup de circulation. Le petiot pouvait traverser la rue sans risquer de se faire écraser par un autobus ou un fiacre. Il avait à peine fait deux ou trois pas qu'il est revenu en disant: «M'man, l'a aussi des raisins secs?» Je lui ai dit: «Oui, mon petit. Dis-lui: 'Donnez-moi un sou de raisins secs'.» Et il est parti. Il était déjà au milieu de la rue quand tout à coup une voiture se met à klaxonner, me faisant trembler de peur. Sans savoir ce que je fais, je me jette au beau milieu de la rue et je prends le petit sous le bras. Je me précipite vers le trottoir et je disparaiss dans la

foule. La sueur me dégoulinait de toute la figure. Je suffoquais. Le petit me dit: «M'man, c'était quoi?» Je lui dis: «Rien, chéri. On marche vite quand on veut traverser la rue. Toi, tu marchais lentement. T' as failli te faire écraser.» En disant ça, je me suis presque mise à pleurer. Mon enfant que je serrais toujours contre moi alors m'a dit: «Ben, M'man, mets-moi pa' terre. Mainan z' vais vite.» Si le petiot n'avait pas dit ça, j'aurais peut-être oublié pourquoi j'étais venue. Mais ces mots ont fait que j'y ai repensé. Je n'avais pas encore séché mes larmes que je me rappelais déjà ce que j'étais venue faire. Je me souvenais de mon mari qui se fâcherait contre moi. J'ai embrassé mon petit enfant. C'était le dernier baiser que je posais sur son visage. Je l'ai embrassé et je l'ai reposé par terre. Encore une fois je lui ai dit à l'oreille: «Dépêche-toi, mon chéri, les voitures vont arriver.» La rue était redevenue calme et cette fois-ci mon gamin marchait plus vite. Il marchait à petits pas pressés. Deux, trois fois j'ai eu peur qu'il trébuche et qu'il tombe. Arrivé de l'autre côté de la rue, il s'est retourné et il m'a regardé. Moi, j'avais déjà relevé les pans de mon *tchâdor* sous le bras et je partais déjà. Quand mon petit enfant s'est retourné pour me regarder, je suis restée figée. C'est vrai que je ne voulais pas qu'il voie que je me sauvais, mais ce n'est pas pour ça que je suis restée clouée sur place. J'étais comme une voleuse prise en flagrant délit. J'étais plantée là, les mains toujours comme ça, sous les bras. Comme la fois où j'étais en train de fouiller dans les poches de mon mari—mon ancien mari— quand il est entré. J'étais plantée là, de la même manière. J'étais de nouveau trempée de sueur. J'ai baissé la tête et quand, à grand-peine je l'ai relevée, mon gamin s'était remis en route. Il avait presque rejoint le marchand de graines de courge. Je n'avais plus rien à faire. Mon petit était arrivé de l'autre côté de la rue, sain et sauf. A partir de ce moment-là, c'était comme si je n'avais jamais eu d'enfant. La dernière fois que j'ai regardé mon gamin, c'était comme si je regardais l'enfant des autres. Exactement comme un petit gosse des autres, tout mignon, qui sait à peine marcher, c'est comme ça que je le regardais. Comme on peut trouver du plaisir à regarder les enfants des autres, c'est comme ça que j'avais plaisir à le voir. Puis je me suis vite faufilée au milieu de la foule sur le trottoir. Mais tout d'un coup j'ai été prise

de panique. J'étais pétrifiée, rivée sur place. J'avais peur que quelqu'un m'ait épiée. Rien que d'y penser j'en avais la chair de poule. Alors j'ai accéléré le pas. Deux rues plus bas, l'idée m'est venue de prendre une ruelle pour m'enfuir. J'étais arrivée avec peine à l'entrée de la ruelle quand tout à coup un taxi a freiné derrière moi, dans l'avenue. Maintenant j'étais sûre que quelqu'un allait m'arrêter. J'en tremblais jusqu'à la moëlle des os. Je pensais qu'un agent de police qui m'avait observée au carrefour avait sauté dans un taxi et à l'instant allait m'arrêter. Je ne sais pas comment j'ai fait pour me retourner et regarder derrière moi. Ouf! Les clients du taxi venaient juste de payer et étaient déjà en train de s'éloigner. Je respirais. C'est alors qu'une autre idée m'est venue à l'esprit. Avant même de réfléchir et de regarder qui ou quoi que ce soit, je saute dans le taxi et je claque la portière avec fracas. Le chauffeur s'est mis en route en ronchonnant. Le bas de mon *tchâdor* était resté coincé dans la portière du taxi. Quand il a eu pris de la distance et que je me suis sentie rassurée, j'ai doucement ouvert la portière. J'ai tiré mon *tchâdor* et j'ai refermé la portière. Alors je me suis enfoncée dans la banquette et j'ai poussé un soupir de soulagement. Le soir, en fin de compte, j'ai même pas pu faire cracher à mon mari le fric du taxi.

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی